

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT:

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XVIII

UN MALADE. — PROMENADE MILITAIRE.

Non, monsieur, non, il est inutile que je voie vos mollets, Après ?

—J'ai par moments des gonflements dans le ventre... il devient comme un tambour... mais ça n'est que du vent... ça s'en va... Ici, Olympiade juge prudent de s'en aller aussi ; elle sort.

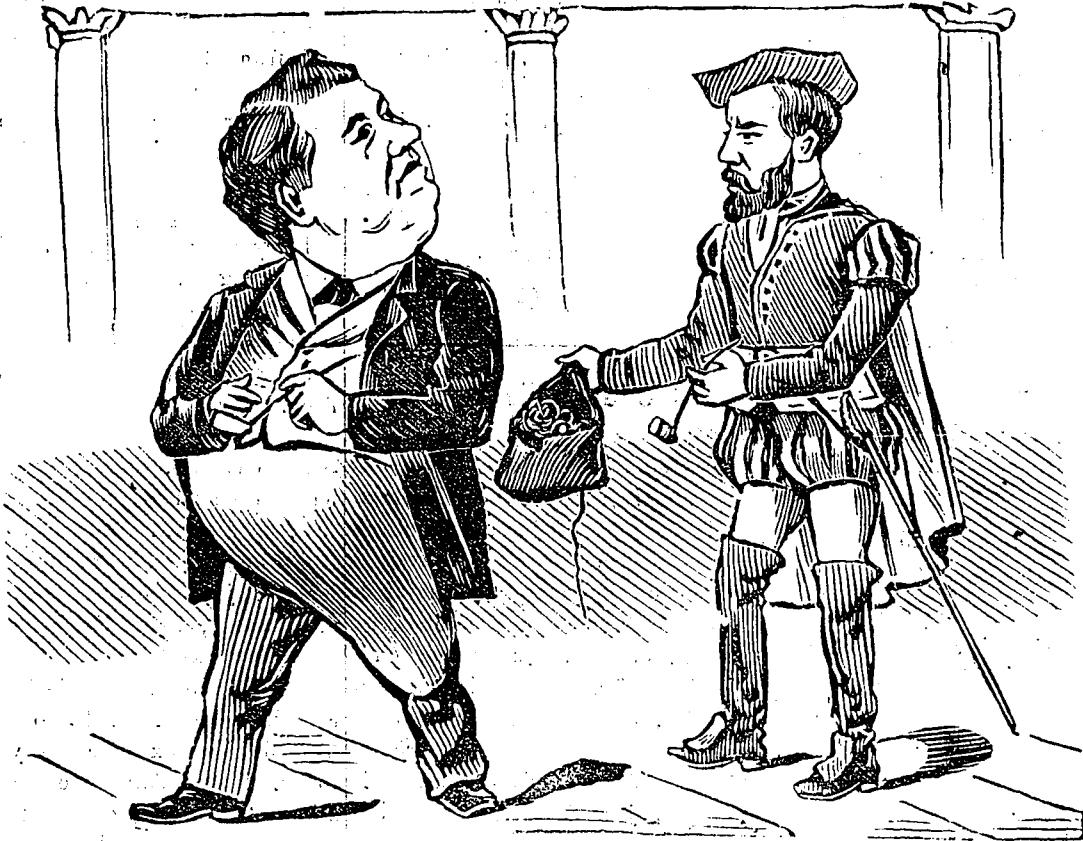
—C'est tout, monsieur ?

—Oh ! non, madame, j'ai trois dents qui se gâtent... ça me fait bien du mal. Ma joue est enflée, et puis ça sent très-mauvais... Voulez-vous sentir, madame ?

—Non, non, nous ne sommes pas dentistes : nous vous croyons de loin.

Cependant le malade s'approchait de madame Duttonneau, en ouvrant une bouche énorme. Armide juge prudent de faire retraite comme madame Bouchetrou.

—Je vous donnerai quelque chose pour mettre sur vos dents,



M. MOUSSEAU ET JACQUES-CARTIER.

M. Mousseau. — Attendez un peu. Senécal va arriver. C'est alors que je tirerai une touche chez toi !

Jacques-Cartier. — Tu ne chargerai pas dans ma blague. Elle est en peau de castor.

dit Cézarine. C'est tout, je penso ?

Oh ! que non, madame, je ne vous ai pas encore parlé du plus pire de mes maux... je gardais ça pour la fin. Voyez-vous, madame, je suis affligé à un endroit... je ne sais pas comment vous dire ça... c'est bien délicat à expliquer je crains de vous faire rougir...

—Voyons, expliquez-vous, à un médecin on peut tout dire... on doit même tout lui dire ; sans cela, comment voulez-vous qu'il soigne votre maladie ?

—C'est juste... mais c'est que... vous... vous n'êtes pas un médecin comme les autres.

—Qu'importe, pourvu que je sache vous guérir ? N'est-ce pas ce que vous voulez ?

—Assurément, que vous me guérissiez, et je ne demande pas autre chose. Alors c'est convenu ! du moment qu'on peut tout dire,

j'y vas carrément !... et vous vous engagez à me guérir...

—Mais finissez-on donc, monsieur.

—M'y v'là... m'y v'là... Eh bien, madame, il m'est venu un mal... oh ! mais un fameux mal... Tenez, je crois qu'on appelle ça un clou !

—Un clou ! eh ! mon Dieu, mais il n'y a pas d'inconvénient à dire cela... tout le monde sait ce que c'est qu'un clou ; et où est-il placé, le vôtre ?

—Ah ! voilà le chiendent ! il est juste à l'endroit où l'on s'assoit, si bien que je ne peux pas m'asseoir...

—Je vais vous donner quelque chose pour faire un cataplasme que l'on vous posera dessus...

—C'est-y vous qui aurez cette obligeance, madame... ?

—Non, oh ! je ne me charge pas

de cette besogne. Mais rien n'est si facile que de poser un cataplasme... Votre ami Matois ou sa femme vous rendront ce service...

—Ah ! madame, c'est que mon clou est énorme ! C'est pas un clou comme un autre...

Et le malade porte la main à son vêtement indispensable ; alors madame Flambart disparaît à son tour en s'écriant :

—Quello horreur ! Mais déjà Cézarine a arrêté la main de ce monsieur, en lui disant d'un ton sévère :

—Eh bien, qu'est-ce que vous allez donc faire ? Je vais vous donner des simples pour votre colique et des herbes pour votre cataplasme... Vous vous ferez panser où vous voudrez.

—Est-ce qu'on peut bien soigner une plaie sans la voir ?

—Assez ! sacrébleu ! vous m'en-

nuyez à la fin !...

—Tiens ! la médecine qui jure ! ah ! bon, si c'est comme ça que vous soignez les malades, merci, c'est pas la peine qu'on se dérange pour venir vous trouver ! Gardez vos drogues et vos herbes, j'en veux pas ! je me ferons guérir par queuqu'un moins délicat que vous... Le plus souvent que je me fierai à vos histoires ! Vous voulez vous gausser de nous avec vos remèdes... je gage que ça me donnera la jaunisse.

Après avoir dit cela, le soi-disant malade prend son bâton, enfonce son chapeau sur sa tête et s'en va.

—Obligez donc les gens ! se dit Cézarine, si c'est ainsi qu'ils vous remercient ! Après tout, il était dégoûtant, cet homme, et je ne suis pas fâchée qu'il soit parti.

Lorsque madame Pantalon retourne au salon, on lui demande des nouvelles de son malade.

—C'est un insolent, dit Cézarine ; il m'a invectivé parce que je n'ai pas voulu me rendre compte par mes yeux de son clou.

—Il fallait appeler Lundi-Gras, dit le capitaine. Jo te réponds qu'avec son pied il aurait renforcé le clou de ce monsieur de façon à ce qu'on ne puisse plus le voir.

Mais avec les paysans tu auras de la besogne si tu veux entreprendre de les soigner... Ils vous demandent des remèdes qu'ils ne pronnent pas. En as-tu déjà guéri depuis que tu es ici ?

—Je ne sais pas, mais j'ai plusieurs fois remis à Nanon des ordonnances pour des malades.

—Ça ne les a pas guéris du tout, madame, dit Nanon qui vient d'entrer, et la femme à Jean Pierre, qui est en bas, vient demander si on peut prêter une seringue pour son mari, qui ne va pas bien, ou si vous aimez mieux qu'il vienne prendre le remède ici.

—Donne-lui toutes les seringues du château et qu'elle nous laisse tranquilles.

—Mesdames, dit la veuve Flambart, ces paysans ne nous respec-

LE GROGNARD.

MONTREAL, 28 Juillet 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent. Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

Correspondance de Ladébauche.

Lourdes 25 Juillet 1883.

Mon cher Grognard.

Voyant que le comte de Chambord ne mourrait pas j'ai cru très bien faire, dans l'intérêt de vos lecteurs de me rendre à Lourdes où je devais rencontrer un grand nombre de pèlerins canadiens.

Lourdes est un petit village assez gentil et ce qui j'y ai trouvé de plus beau c'est sans contredit la cathédrale.

Nos pèlerins canadiens sont tous arrivés en bonne santé.

Ce matin avant de nous rendre à l'église il a fallu faire l'appel pour voir si nous étions au grand complet.

Deux seulement n'ont pas répondu à l'appel.

C'était MM. Doutré et Beau-grand.

Ces derniers avaient pris la veille le train de Marseille où ils devaient prendre le paquebot qui devait les transporter en terre sainte.

Beaugrand a emporté avec lui plusieurs barriques qu'il doit faire remplir avec l'eau du Jourdain, avec laquelle il doit faire baptiser les enfants.

Quant à M. Doutré il se propose de nolisier un navire qu'il devra charger de terre de la Palestine pour être apportée à Montréal...

A sa mort il sera enterrée dans de la terre sainte. C'est Guibord qui en fera une gueule.

Nos pèlerins n'oublient pas leurs amis du Canada, Je leur ai

bien recommandé de prier avec ferveur pour la conversion des pécheurs. C'est grâce à ces prières que nous avons obtenu la conversion de Mercier.

J'ai prié pour la santé de Chapleau, j'ai demandé au ciel de le rendre bien portant surtout pendant les sessions du parlement d'Ottawa. S'il tient absolument à être malade, il faudra qu'il le soit pendant les vacances.

M. Joly se fait remarquer par sa piété et son assiduité. Ça lui a déjà fait tant de bien qu'il a déclaré qu'il voulait se retirer complètement de la politique. Cela lui fera beaucoup de bien et la province de Québec ne s'en portera pas plus mal.

Dans quelques jours je serai à Rome avec quelques uns des pèlerins et je t'écrirai une fois rendu.

Tout à toi

LADEBAUCHE.

Le gros T... un entrepreneur au petit pied, bien connu dans les auberges où il égale les consommateurs par les *cuirs* et les *velours* dont il émaille son langage parlait du cirque Barnum. Il disait:

—La ménagerie est composée de bêtes qui viennent des forêts féroces des vieux pays.

(Communiqué.)

LES SUCCESSEURS DE JUD

C'était un garçon timide et craintif que le jeune M. Vofroix. Il ne montait jamais en fiacre sans méfiance depuis qu'il avait lu dans un journal qu'un cheval de la Compagnie générale s'était, un jour, emballé. Quand aux chemins de fer, il en avait une peur noire, et jamais il ne prenait un billet sans une raison extrêmement sérieuse. Telle était celle qui, le jour où se passe cette dramatique histoire, l'obligeait à se rendre à Orléans.

M. Vofroix y allait pour se marier.

C'était tout un petit roman que ce mariage, un roman par correspondances. Jamais, en effet, M. Vofroix n'avait vu sa fiancée, ni ses futurs beaux-parents. Deux amis communs avaient ommanché l'affaire, qui avait marché tout seule, les fortunes se convenant à merveille.

Le jour de la cérémonie était fixé, les publications étaient faites, et le moment était venu pour M. Vofroix d'aller faire connaissance avec sa nouvelle famille.

* * *

Le train devait partir à 8 heures 45, dès huit heures, M. Vofroix était à la gare, tout agité de sinistres pressentiments, la tête pleine d'idées de tamponnements et de jambes cassées. Pour se secouer un peu, il acheta un journal. Et vous jugez si ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsque sous ce titre, *les successeurs de Jud*, il lut un effrayant fait divers, relatant une tentative d'assassinat commise la veille sur la ligne P. L. M. I.

L'article se terminait ainsi:

«Puisque les Compagnies ne savent plus protéger les voyageurs, il faut que ceux-ci sachent se protéger eux-mêmes. Ne montez donc plus en chemin de fer sans avoir sur vous un revolver chargé, ou tout au moins un cornet de tabac pour aveugler et rendre impuissant quiconque s'attaquerait à vous.

M. Vofroix laissa tomber le journal dans son épouvante, et sa première idée fut de ne plus partir, dût-il renoncer à son mariage. Mais les deux cent mille francs de dot de sa fiancée passèrent devant ses yeux et lui rendirent quelque force. Tout couvert d'une sueur froide, il se leva en chancelant et, d'un pas de somnambule se dirigea vers le petit bureau de tabac installé dans la gare.

—Est-ce qu'on a beaucoup de tabac à priser pour un sou? bredouilla-t-il.

Au moins quatre fois ce que tiendrait votre nez, répondit la marchande d'un air aimable.

—Alors, donnez-m'en pour trois francs!

Il fourra dans la poche de derrière l'énorme sac qu'on lui remit, et, un peu rassuré, se décida à dans la salle d'attente.

* * *

Il n'y avait dans celle-ci qu'un seul voyageur, un homme bodonnant, qui se mit aussitôt à le regarder avec insistance en souriant d'une façon qui déplut à M. Vofroix. Pour se débarrasser de cette obsession, il se hâta, sitôt les portes ouvertes, de monter dans un compartiment. S'y trouvant seul, il respira... Mais la sueur froide de tout à l'heure lui revint lorsque, juste comme le train allait partir, la portière s'ouvrit et donna passage au voyageur de la salle d'attente. Celui-ci s'accota dans un coin et, de nouveau fixa M. Vofroix avec ses yeux ronds. Il avait l'air bon enfant et agitait son gros nez d'une façon aimable, mais M. Vofroix lui trouva une physionomie sinistre. On n'était pas encore à Choisy-le-Roi, qu'il crispait déjà nerveusement sa main sur une poignée de tabac.

* * *

—Au premier mouvement qu'il va faire pour se jeter sur moi, se disait-il en claquant des dents, je vais lui coller ça dans les yeux!

Mais le voyageur ne bougeait pas. Il se bornait à continuer son examen d'un air malin, qui semblait atroce à M. Vofroix. Comme on passait à Juvisy, toujours sans remuer, il ouvrit la bouche:

—Alors, comme ça, dit-il, vous vous rendez à Orléans pour vous marier?

—Comment savez-vous ça? balbutia M. Vofroix éperdu.

—Je suis sûr, reprit l'inconnu, que vous portez à votre fiancée toutes sortes de jolis bijoux!

—Jésus! pensa M. Vofroix, il savait ce que j'ai dans mes poches avant de m'assassiner!

—N'approchez pas! hurla-t-il en voyant le voyageur se lever.

—Dans mes bras, mon... commença le personnage mystérieux. Mais il n'acheva pas la phrase

parce qu'il venait de recevoir dans la figure une poignée de tabac énorme, qui s'était presque tout entière engouffrée dans son nez.

* * *

Avez-vous quelquefois vu les effets du sirocco ou du simoun?... jamais caravane ne fut secouée par leur fureur comme le malheureux voyageur par le tabac de M. Vofroix. Son premier étournement fut si violent que son chapeau sauta dans le filet. Le second la ça ses lunettes d'or par la portière. Puis ce fut une telle série de convulsions qu'il s'en mettait la tête entre les jambes. Il semblait par instants que son nez allait éclater comme un obus, et M. Vofroix, qui, ahuri, éroulé sur sa banquette, assistait à cette tempête nasale, se disait en lui voyant rouler les yeux:

—L'assassin!... pour sûr il va me les jeter à la tête!

Tout à coup, la sonnette d'alarme apparut à ses regards effarés. Il donna un coup de poing dans la vitre, et, et, trois minutes plus tard, le chef de train et le chauffeur se précipitaient dans le compartiment. L'ouragan d'étournement continuait toujours, sans que l'homme au tabac pût placer une parole. Et il en fut ainsi jusqu'à Etampes, où on le remit entre les mains du commissaire de police.

* * *

Là seulement, entre deux secousses, il put murmurer son nom, et cette fois M. Vofroix s'évanouit tout à fait.

Celui à qui sa terreur lui avait fait administrer cette très formidable prise était son propre beau-père, qui était venu à Paris tout exprès pour lui faire une bonne farce en lui révélant son identité en wagon.

Gaston Vassy.

EXCURSION A TROIS-RIVIERES.

Nos lecteurs ne devrait pas oublier que la plus belle excursion de la saison sera, sans contredit, celle du *Canada*, annoncée dans nos colonnes, pour samedi le 4 août.

L'organisation est parfaite et le plaisir ne manquera pas à bord.

Il y aura un corps de musiciens, un orchestre pour les danses, le chœur de Montagnards Canadiens etc.

N'y manquons pas. Hâtons-nous d'acheter nos billets, car le nombre est limité.

LA FEMME

Un écrivain français qui a fait un charmant livre sur la femme, s'en fait aussi le défenseur enthousiaste et passionné. Nos lecteurs ne nous en voudront pas de reproduire un fragment de ce livre:

Accuse-t-on la femme d'être dé pensière, voici comment il la justifie de ce défaut: "Il est bien certain qu'elle n'est pas calculatrice; mais si elle l'était elle mourrait à la peine, exactement comme si

tent pas assez, parce qu'ils ne nous ont pas vues sous notre costume militaire et toutes ensemble, formant une petite troupe...

—C'est vrai, dit Amandine; on avait parlé d'une promenade dans le pays avec nos carabines et nos basquines, qui sont presque toutes pareilles... sauf quelques boutons, quelque soustache de plus ou de moins, — enfin c'est toujours un uniforme, — et on ne l'a pas faite, cette promenade.

—Eh bien, mesdames, il faut la faire; vous avez raison, cela imposera à ces paysans. Il faut toujours je un peu de poudre aux yeux du populaire.

—Le temps est superbe; je propose de faire cette promenade aujourd'hui.

—Aujourd'hui, soit!

—Aurons-nous un tambour avec nous?

—Assurément! c'est même indispensable: sans tambour nous pourrions parcourir le village et les environs sans attirer l'attention de personne; peut-être ne serions-nous vues que par trois ou quatre laboureurs; mais le tambour, cela s'entend de loin et tout le monde accourt pour savoir ce que c'est.

—Malheureusement, nous n'avons pour tambouriner que Nanon, qui tambourine bien mal!

—Ah! dame! moi je ne sais faire qu'un roulement!

—Si on n'entend qu'un roulement, on croira que c'est un enterrement militaire qui passe.

—Si nous prenions Lundi-Gras avec nous? Il s'est battu la caisse,

—O mesdames, point d'hommes avec nous! cela nuirait à l'effet que nous devons produire.

—Oh! je sais bien quelqu'un qui bat joliment la caisse, dit Nanon, et qui sait faire autre chose que des roulements!

—Qui donc!

—Pardi, c'est Martine, la cuisinière; elle s'est moquée de moi plus d'une fois pendant que j'apprenais le tambour, et elle le prenait et jouait dessus des morceaux que c'était magnifique... Elle enfonce joliment le garde champêtre.

—En vérité, Martine sait battre la caisse?... Nanon, va vite la chercher, et apporte ici le tambour et les baguettes.

La cuisinière arrive, suivie de Nanon qui tient le tambour.

—Martine! dit madame Pantalon, Nanon prétend que vous savez très-bien la caisse; est-ce vrai?

—Oui, madame, je me suis peut-être un peu rouillée, mais autrefois j'avais pris des leçons d'un de mes cousins qui était tapin dans les voltigeurs, et dame! ça allait ferme.

—Vous savez faire autre chose qu'un roulement?

—Je crois bien... je sais des marches, des retraites, des pas redoublés!

—Voyons, Martine, prouvez la caisse et donnez-nous un échantillon de votre talent...

A Continuer.

elle n'avait pas sa dose voulue d'inconstance. La femme est dans la nature un être absolument sacrifié. Les fonctions spéciales de son ministère, les fonctions de mère, d'amante et de servante (car dans les ménages pauvres qui forment le grand nombre, elle n'est guère autre chose) sont une série d'actes de dévouement.

"Elle sacrifie silencieusement sa liberté, son bonheur et sa vie, et cela sans que personne lui en sache gré, parce qu'on trouve que c'est son métier et parce qu'on trouve que c'est son métier parce qu'elle est destinée à vivre entre les deux tribus les plus déraisonnables de l'espèce humaine, celle des amoureux et celle des enfants. Mais s'il est vrai qu'elle est dépensière, lorsqu'elle peut, aussitôt que la vie de ses enfants est en jeu, elle supporte les derniers excès de l'humiliation et de la misère, sans se plaindre sans se faire périr."

La coquette, l'inconstante, la trompeuse, la bavarde, reçoivent aussi le bénéfice des circonstances atténuantes. Quand à la femme vaine, c'est presque une vertueuse : chez elle, la vanité est un si joli défaut ! Écoutez encore cet avocat, qui ne plaide pas en robe, mais pour la robe :

"Mais un peu de vanité peut seul lui faire prendre son sort en patience. La vanité est la transformation de l'orgueil chez ceux qui n'ont pas de quoi être orgueilleux.

"Elle s'enorgueillit de ses enfants, qui souvent n'en a aucun, et de sa beauté à elle, souvent aussi absente que le mérite de ses enfants. Elle s'enorgueillit de l'amour de quelques hommes qui quelquefois ne l'aime pas. Elle s'enorgueillit de quelques parures ou de quelques pierreries qui souvent sont du strass ou du chryso-calle. Mais les hommes doivent se trouver heureux qu'elle veuille bien se contenter de cela."

DE TOUT UN PEU.

L'on dit qu'aux États-Unis, sur une population de 50 millions d'habitants, l'on compte 65,000 avocats dont 10,000 exercent leur profession dans la seule ville de New-York. En Angleterre et en Irlande, sur une population de près de 37 millions, il y a 22,000 avocats. De sorte que dans la Grande-Bretagne, il y a un avocat pour chaque 3,000 habitants, et aux États Unis, un avocat pour chaque 800 habitants.

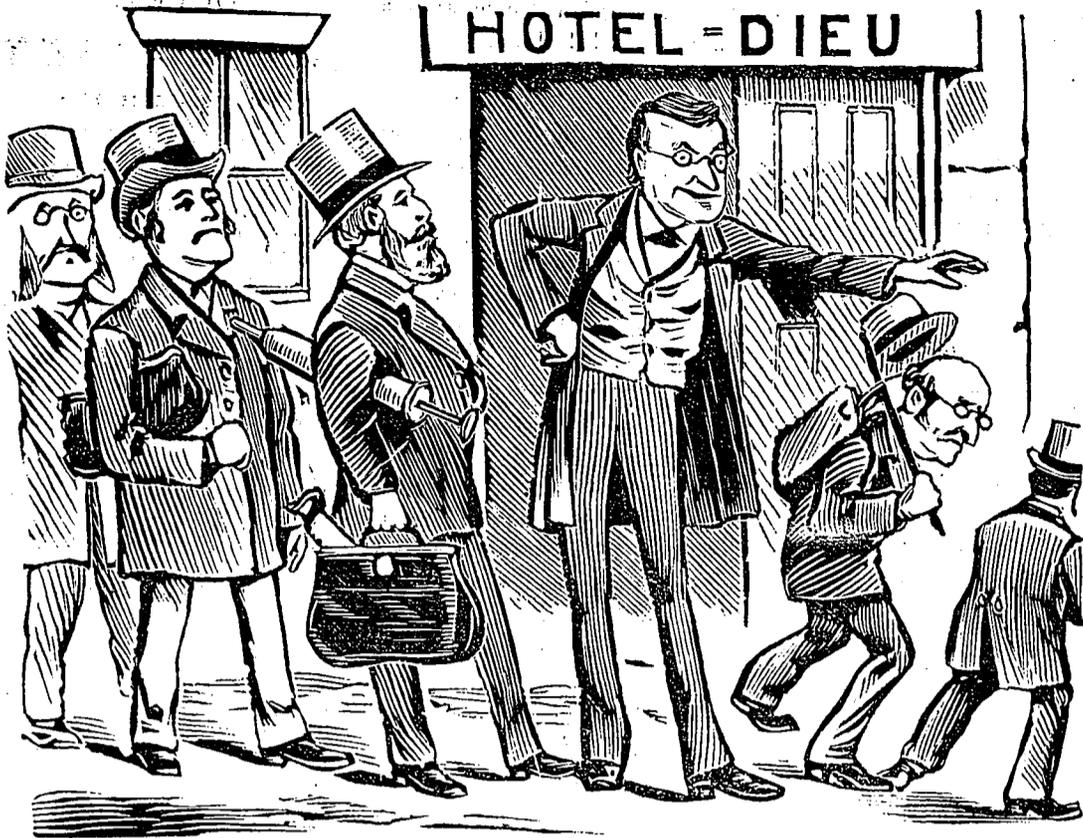
* * *

Honneur aux souris ! — Oui vous avez bien lu ; honneur aux souris !

Quoi ! ces gentilles bêtes que l'on pourchasse de partout, contre lesquelles on lance la gente féline ?

Oui, précisément. Il en est de la souris comme de toutes choses : au lieu de les chasser à l'aveugle, prenez-les par le bon bout et vous pourrez en tirer parti et ces petites bêtes vous seront utiles.

Je vous vois "sourire," et déjà



A L'HOTEL-DIEU.

Le portier (aux gens de Victoria).—Oh ! dehors, mais ! comment allez-vous *settle* votre bill avec moi ?—(Aux gens de Laval) Arrivez vous autres, vos chambres sont prêtes.

vous croyez qu'on veut vous faire manger des souris ! Horreur ! dites-vous. Cependant, à Paris, pendant le fameux siège, c'était un régal, et cela se payait très-cher. Mais rassurez-vous. Il s'agit simplement de les recueillir, de les nourrir, et de les faire travailler. Écoutez ce petit renseignement que nous lisons dans une publication scientifique.

On s'était amusé, à Kirkoldey, petite ville d'Angleterre, à utiliser les souris dans une filature de coton ; une roue motrice, analogue à une cage tournante d'écureuil, était mise en mouvement par la marche de la souris.

La souris fait dans sa journée 10 à 11 milles de chemin.

Sa nourriture consiste en farine d'avoine et coûte annuellement tout au plus douze sous, mettons un chelin, et même un chelin et demi pour les soins.

Son travail produit dans l'année environ huit chelin et demi de marchandise.

Déduisez un chelin et demi pour nourriture et soins, plus un chelin pour entretien de l'appareil, il reste le joli bénéfice de six chelins.

O souris ! te voilà réhabitée. Tu peux gagner la vie de ton maître ! Honneur à toi !

Un industriel a loué une maison, et il a placé 1000 petites roues mues par des souris ! il espère en tirer un bénéfice annuel de 2,500 livres sterling !

Je rêve une époque où la souris pourra jouer un rôle important dans le régime économique des sociétés humaines.

Honneur aux souris !

* * *

M. Vanderbilt, de New-York, un des hommes les plus riches de la terre, est atteint de la dyspepsie, ce mal commun aux Amé-

ricains. Il ne peut digérer aucun des mets succulents et des vins exquis que ses trésors infinis lui permettent de se procurer chaque jour, et, en dépit des soins des meilleurs médecins, il est menacé d'une mort prochaine. Son médecin ordinaire vient de lui indiquer que la seule chance pour lui de se guérir est de se faire aide-maçon, et pendant un an au moins de se livrer au dur métier de porter sur son dos, tout le jour durant, du mortier et des briques. Ce genre d'occupation est, paraît-il, des plus salutaires, probablement en raison du contact avec les matériaux et des émanations qui s'en exhalent, et sans doute aussi à cause du continuel exercice des muscles qu'il exige. Mais imaginez-vous Vanderbilt aide-maçon !

LA LUTTE

Charles Mounier a décidé de sortir victorieux d'une lutte dans laquelle il s'est engagé avec les grands marchés. Le public trouvera à son étal au pied de la Côte St. Lambert et de la rue Craig, toutes espèces de viandes de premier choix, poissons frais importés directement du Golfe et de New-York, charcuterie, légumes etc à des prix qui défient la concurrence.

Effets livrés à domicile sans charge extra.

CHS. MEUNIER.

EXCURSION.

à Trois-Rivières.



Samedi le 4 août, par le vapeur CANADA, par un comité de Typographes.

L'Harmonie de la Cité sera à bord, avec le concours des Montagnards canadiens de cette ville.

Prix du billet \$1.
Départ, 7h. P. M.

HOTEL DU CANADA

No. 17 RUE ST. GABRIEL MONTREAL.

RIVARD & FILS,

PROPRIETAIRES.

—ooo—

Le magnifique HOTEL DU CANADA, de Montréal, dont la popularité est si bien connue, vient de passer entre les mains de nouveaux propriétaires qui y ont fait de grandes améliorations dans le genre le plus moderne, ce qui le met sur le pied des principaux établissements de ce genre sur le continent américain.

Le public voyageur trouvera à l'HOTEL DU CANADA des chambres spacieuses, parfaitement aérées, mublées avec un luxe exquis, une table abondamment fournie et un service excellent. Les liqueurs sont choisies et les vins des meilleurs crus.

Des omnibus stationnent à l'arrivée de tous les chemins de fer et des bateaux à vapeur, et un employé de l'hôtel est chargé d'accompagner les voyageurs qui veulent bien visiter cet établissement.

Avec un tel confort, les propriétaires de l'HOTEL DU CANADA osent espérer une large part du patronage public.

RIVARD & FILS,

PROPRIETAIRES.

Entendu à la sortie d'une messe de mariage :

Un boudiné, les yeux au ciel, la bouche en cœur, on donnait de l'eau bénite à une ravissante jeune fille, soupiré :

—Ah ! mademoiselle ! quel exemple ! Si je pouvais espérer qu'un jour...

—Mon Dieu, monsieur, je ne vous cacherai pas que vous êtes dans mon esprit comme ce bénitier dans l'église : — près de la porte et du cœur.

Hier, dans un café du boulevard un brave homme de provincial s'est imaginé que son voisin de table devenait fou on l'entendant ainsi parler à l'un des garçons :

—Jean, envoyez donc l'omnibus me chercher une voiture !

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECR.

MONSIEUR,

Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance,

DAME LUC TASSE.

Épouse de LUC TASSÉ, ECR., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU,

forgeron,

ET SON ÉPOUSE,

4 Rue Perthuis

Montréal, 9 avril 1881.

HISTOIRE DE FOUS.

On a maintes et maintes fois découvert, d'aimables gredins qui simulaient la folie, et je me rappelle à ce propos un fait qui me fut conté, il y a quelques années, par un mien ami, alors interne à Bicêtre.

Un individu, prévenu d'un assassinat, eut un accès de folie terrible, un pleine audience de la cour d'assise.

Des médecins aliénistes l'examinèrent et le reconnurent atteint d'aliénation mentale.

On l'envoya à Bicêtre.

Pendant deux mois, sa folie, d'une espèce spéciale, ne se démentit pas un seul instant: elle suivit même ses phases normales et il était devenu un intéressant sujet d'études pour les maîtres comme pour les élèves.

Un jour, comme le chef de service le faisait voir à un confrère de province et lui expliquait ce cas intéressant, il partit d'un formidable éclat de rire et s'écria: —*Voilà assez! Vous ne voyez donc pas que je me f... de vous depuis deux mois. Seulement, je finirais par devenir fou réellement à ce jeu-là. J'aime mieux être guillotiné. Faites prévenir le procureur impérial que je suis prêt à faire des aveux. C'est égal..... pas forts, messieurs les médecins, ni vous non plus, messieurs les internes!*

Mon ami me servit le plat tout chaud, l'affaire s'était passée le matin même. Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et répliqua à l'arrêt: —*J'aime mieux le baigne que la "sûreté" de Bicêtre.*

Ce qu'il avait fallu d'énergie à ce coquin pour jouer jusqu'au bout son rôle de fou est chose incroyable.

Je connais un autre exemple de cette énergie.

Surcouf, le corsaire malouin avait été pris par les Anglais. On sait comment nos prisonniers étaient traités sur les pontons anglais.

La folie y devenait fréquente. Dans ce cas, on plaçait le fou dans une chaloupe et, la nuit on le jetait simplement sur un pont quelconque des côtes de France.

Surcouf n'était pas un prisonnier vulgaire; il s'était déjà échappé deux fois; on le veillait donc d'une manière particulière, on s'attendait à quelque ruse de sa part.

Tout à coup, on s'aperçoit qu'il qu'il devient rêveur, solitaire; qu'il ne mange plus.

Bon! on te veille, mon camarade! Un matin, au petit jour, un "kokoriko" effroyable ébranle tout le ponton. On regarde, c'était Surcouf qui marchait en sautant sur un pied; à la façon des coqs.

Il est fou! Il se figure qu'il est coq, marche comme un coq, mange comme un coq, à coups de tête dans la gamelle; il ne se sert plus de ses mains et répond à tout ce qu'on lui dit par "coq, coq."

Après une dizaine de jours d'épreuves, on a la conviction qu'il est bien fou.

On le lance dans la cale, où se trouve un fou furieux enchaîné. Malheureusement la chaîne est un peu longue; il attrape Surcouf au passage et lui arrache avec ses dents, un lambeau de chair sur l'épaule.

Impassible, Surcouf poussa son "kokoriko."

Une nuit, on le jette, avec la bête féroce qu'on attache au mât, sur une chaloupe et l'on se dirige vers la côte française, où ils sont abandonnés tous les deux.

Chaque soldat anglais, en passant près de lui, lui allonge, par manière d'épreuve, un coup de poing qui le met en sang, il pousse son "kokoriko!"

La nuit on le réveille en sursaut, on le piquant avec une pointe de baïonnette: "kokoriko!"

Après une dizaine de jours d'épreuves, on a la conviction qu'il est bien fou.

On le lance dans la cale, où se trouve un fou furieux enchaîné. Malheureusement la chaîne est un peu longue; il attrape Surcouf au passage et lui arrache avec ses dents, un lambeau de chair sur l'épaule.

Impassible, Surcouf poussa son "kokoriko."

Une nuit, on le jette, avec la bête féroce qu'on attache au mât, sur une chaloupe et l'on se dirige vers la côte française, où ils sont abandonnés tous les deux.

Ah! si les matelots Anglais avaient eu l'idée, une fois à quelques encablures de la rive, de jeter un coup d'œil sur leurs deux prisonniers, ils auraient eu un étrange spectacle.

Les deux fous s'étaient jetés dans les bras de l'un et de l'autre, en poussant des hurlements de joie.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

Les Anglais, quelques jours après, leur payèrent cher leurs souffrances.

Le fou furieux était lieutenant de Surcouf et la comédie avait été concertée entre eux.

poison, conçoit l'idée de se détacher le cœur!!! Il saisit son scalpel, entaille ses chairs: le sang ruissolle. Ce qu'il a fait tant de fois à l'amphithéâtre sur des cadavres, il le tente sur lui-même tout vivant. Un moment il s'arrête pour consigner ses impressions sur un papier qu'on a retrouvé ensuite tout maculé de sang. Il ne ressent pas, dit-il, de douleurs trop vives, mais de la fatigue.

Il reprend son scalpel pour tailler de nouveau ses chairs autour du cœur, qui est bientôt mis à nu. Nouvelles observations consignées sur le papier: regret de ne pas pouvoir espérer arriver au but, parce que l'instrument ne coupe pas assez. Enfin, le poison, d'une part, commence à opérer; de l'autre, la perte de sang affaiblit le moribond.

On frappe à la porte de la chambre; c'est un ami qui accourt, mais trop tard: la porte est fermée en dedans. C'est alors que, n'y tenant plus et trouvant encore la mort trop lente à venir, le jeune étudiant se perce le cœur d'un coup de scalpel. Quand on parvint à pénétrer jusqu'à lui, on le trouva sur son lit, le scalpel encore fixé dans le cœur, un côté de la poitrine déchiqueté, baigné de sang.

N'est-ce pas horrible! Voilà cependant où conduit cette fameuse "science pure," au désespoir, au suicide, à la folie.

BLACK JOE

Montréal vient de retrouver Black Joe absent depuis plusieurs années.

Il nous est revenu avec l'intention bien arrêtée de devenir la coqueluche du public gourmet et ami de la bonne chère.

Black Joe, autrement dit, M. Jos. Riendeau, ex-propriétaire du St. James à Trois Rivières, a pris en mains le restaurant du Grand Vatel.

Ce restaurant, grâce aux réparations qu'il y a fait faire est devenu une véritable bonbonnière.

Les salons privés sont meublés avec luxe et offrent tout le confort possible. La cave est fournie des meilleurs vins.

Le chef de cuisine est digne du nom de Vatel, cuisinier de Louis XIV. Le service est irréprochable.

Le grand Vatel est sur la rue St. Jacques, porte voisine de la Banque Vierge-Marie, près de la rue St. Lambert.

RESTAURANT NOUVEAU

M. I. W. Lajeunesse, ci-devant de Québec, hôtelier d'une grande expérience vient d'ouvrir au No. 17 rue St. Jacques un restaurant de première classe.

Salons particuliers meublés avec élégance.

Toutes les primeurs des saisons seront servies aux clients. Cuisino sur la direction d'un chef habile.

Vins importés de France, Cigare de choix. Prix modérés. Une visite est sollicitée.

L. W. LAJEUNESSE. Propriétaire

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hotel est patronisé par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel. Propriétaire.

RELIURE

A ceux qui ont des files de journaux, livres, etc., à faire relier ou réparer nous les invitons à aller faire une visite à Mr. Louis Corribeau, No. 247 Rue Jacques-Cartier. Les prix sont excessivement bas et leur donnera pleine satisfaction. 16 Juin.—ei.

PAILLE! PAILLE!

Venant d'être reçu au magasin populaire de C. Robert l'assortiment le plus complet et plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE, et de FEUTRE LÉGERS, pullover pour la saison d'été.

Prix comme d'ordinaire toujours des plus modérés, chez C. ROBERT, Coin des rues St. Laurent et Vitr.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Grifters, etc.

En-Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genre, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25 Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

BAINS! BAINS!

BAINS CHAUDS ET FROIDS BAINS D'ORAGE

chez Jos. BISAILLON, No. 201 rue Notre Dame.

INCROYABLE BON MARCHÉ

FIN DE LA SAISON DU PRINTEMPS.

GRAND SACRIFICE SUR TOUTES LES MARCHAN. DISES CHEZ

BOISSEAU Freres 235 & 237, RUE ST. LAURENT.

Tout le monde connaît l'importance des réductions faites sur les marchandises, chaque fin de Saison, par la maison Boisseau. Il lui suffit d'en faire l'annonce pour qu'immédiatement la foule encombre les magasins. Depuis quelques jours que nous avons lancé nos circulaires les ventes ont pris une extension tellement grande que nous avons peine à suffire à toutes les demandes.

Foule aux étoffes à robes
Foule aux Soieries
Vente énorme de Cachemires
Pertes sur les cotons
Pertes sur les toiles
Chapeaux pour Dames vendus à tous prix.
Plumes et Fleurs en dessous du prix coûtant.
De même dans tous les Départements.

—AVIS—

Monsieur Horace Boisseau so rendant en Europe le 21 de juillet courant, pour les achats d'Automne, se fera un plaisir de se charger de tous les ordres qui lui seront donnés jusqu'à cette époque pour être exécutés en France et en Angleterre.

BOISSEAU Freres

235 & 237

RUE ST. LAURENT.

Le FIL CLAPPERTON, inconstablement reconnu le meilleur existant, est aujourd'hui demandé par toutes les couturières à la main et à la machine au grand détriment de tous ses concurrents.

ILE GROSBOS!

La plus belle promenade des Vacances.

Départ des bateaux du quai Jacques-Cartier, jusqu'à avis contraire (le temps permettant), tous les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis à 10.30 A. M. et 2.30 P. M.

SAMEDIS, 1.30 et 2.30 P. M. DIMANCHES, 1.30 et 2.30 P. M.

PASSAGE:

Tous les jours de la semaine. Messieurs, et Dames, 10 cts; Enfants, 5 cts.

DIMANCHES:

Messieurs, 20 cts; Dames, 10 cts; Enfants, 5 cts. OVIDE DUFRESNE, Gérant.